**L’Albatros**

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage  
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,  
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,  
Le navire glissant sur les gouffres amers.  
  
A peine les ont-ils déposés sur les planches,  
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,  
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches  
Comme des avirons traîner à côté d'eux.  
  
Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !  
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !  
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,  
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !  
  
Le Poète est semblable au prince des nuées   
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;  
Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

*Fleurs du Mal* (1862), C. Baudelaire

**Le Crapaud**

Un chant dans une nuit sans air…  
– La lune plaque en métal clair  
Les découpures du vert sombre.  
  
… Un chant ; comme un écho, tout vif  
Enterré, là, sous le massif…  
– Ça se tait : Viens, c’est là, dans l’ombre…  
  
– Un crapaud ! – Pourquoi cette peur,  
Près de moi, ton soldat fidèle !  
Vois-le, poète tondu, sans aile,  
Rossignol de la boue… – Horreur ! –  
  
… Il chante. – Horreur !! – Horreur pourquoi ?  
Vois-tu pas son œil de lumière…  
Non : il s’en va, froid, sous sa pierre.  
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .  
Bonsoir – ce crapaud-là c’est moi.

*Les Amours jaunes* (1873), T. Corbière